



Sri Aurobindo

La valeur nationale de l'art

Sri Aurobindo Ashram
Pondichéry

Première édition : 1999
Réimprimé : 2011, 2017

Traduit de l'anglais par un disciple

1

NOTRE époque a tendance à sous-estimer la valeur du beau et à exagérer l'importance de l'utile, tendance contrecarrée en Europe par l'emprise qu'exerce un héritage culturel faisant une large place au développement de la perception esthétique. En Inde par contre, où nous avons été coupés de notre tradition et de toutes nos racines culturelles par une éducation vénale et sans âme, ce penchant n'est tempéré que par une référence constante à l'imagination, à l'émotion, ainsi qu'à une certaine délicatesse spirituelle, vertus enfouies, sans être pour autant détruites, dans le tempérament indien. L'importance qu'accordaient les anciens à la musique, à l'art et à la poésie est difficilement compréhensible pour une époque qui, au risque de priver la vie de son sens, se propose de transformer la terre en une sorte de superbe fourmilière, une ruche sublime où l'on s'obstine à confondre les conditions élémentaires du progrès humain — si nécessaires soient-elles — avec le but même de ce gigantesque processus évolutif.

Nous entendons par besoins fondamentaux du genre humain ceux qui assurent la survie de l'individu en lui fournissant, en quantité suffisante et selon un partage équitable, de quoi se nourrir, se loger et se vêtir. C'est là un problème que les premières sociétés humaines de type communautaire avaient su résoudre à la perfection, et qui, en dehors du collectivisme, n'a d'issue que dans le choix d'une solution

commode, certes, mais inéquitable : faire de la majorité des hommes des esclaves qui, une fois pourvus du strict nécessaire, sont obligés de se plier aux exigences d'une élite, seule autorisée à se dégager de la masse et à satisfaire des besoins plus élevés, c'est-à-dire ceux dictés par les instincts du vital, appelés dans notre philosophie le *prânakôsha*, qui surpassent et gouvernent les simples nécessités de notre nature animale, pulsions élémentaires, brutes et aveugles que nous partageons avec les créatures d'un ordre inférieur. Ce sont ces exigences du vital, cet appétit de richesse et de luxe, ce goût des belles femmes et de la bonne chère, qui bouleversèrent les premières tentatives de structuration économique de la société — tentatives qui, pour être rudimentaires, n'en étaient pas moins parfaitement satisfaisantes — et rendirent nécessaire pour le progrès humain le système de la propriété privée et son long cortège de misères : inégalités, injustices, violences, impostures, affrontements et luttes intestines, égoïsme de classe, égoïsme familial, égoïsme individuel. La Mère de toutes choses se sert, pour son œuvre, du mal comme du bien ; d'un mal temporaire elle fait naître un bien durable et plus complet. Ces bouleversements ont été encore aggravés par la radicalisation et la complication des pulsions animales primitives. L'amour, la haine, le ressentiment, la colère, l'attachement, la jalousie et une foule d'autres passions du même acabit — le *chitta*, cette substance du mental traversée par les courants de désirs que suscite le souffle vital ou *prâna*, ce qu'en Europe on appelle le cœur — cessèrent d'avoir pour cadre et objet uniques la communauté et, devenus désirs personnels, exigèrent une satisfaction indépendante. L'existence même des nations et des sociétés contemporaines, leur essor commercial, l'empressement de la Science à fournir à l'homme luxe et commodités n'ont qu'un seul et même objectif :

assouvir dans l'espèce humaine les désirs de l'être vital et émotif. Sans l'apparition de ces nouvelles exigences, sans l'instauration du régime de la propriété privée, d'abord au sein du clan et de la famille, puis chez l'individu, sans le recours à l'esclavage et autres subterfuges inévitables, le monde moderne n'aurait jamais connu le jour; car la seule satisfaction des besoins économiques élémentaires et des exigences du corps physique nous aurait à jamais limités au cercle restreint de la communauté ou de la tribu. Il n'en reste pas moins que ces revendications élémentaires doivent être satisfaites, et ce à l'échelle planétaire, si l'on veut éviter que sociétés et États ne succumbent, les unes aux attaques, les autres aux convulsions de la sédition et de la révolution.

L'ancienne organisation sociale opposant une masse d'esclaves bien nourris et pourvus de l'essentiel, à une ou plusieurs classes privilégiées qui seules avaient accès, dans une plus ou moins large mesure, aux jouissances supérieures de l'espèce, finit par s'effondrer au Moyen Âge, parce que les élans du cœur commencèrent de prendre chez l'homme trop d'ampleur et, sous l'influence de la philosophie, de la morale et de la religion, dépassant le cadre exigü de l'individu, d'une classe sociale, de la famille, du clan, voulurent s'étendre à la nation, au genre humain, voire à la création tout entière. Pour remplacer l'esclavage, on mit au point un dispositif temporaire baptisé travail libre, qui consistait à payer et soudoyer des hommes pour leur faire accepter, de leur plein gré cette fois, la condition d'esclave; contraints de limiter leurs besoins aux exigences les plus rudimentaires de la nature animale, ceux-ci devaient, par leur labeur, pourvoir aux nobles jouissances de leurs maîtres, appelés désormais êtres

ou classes supérieurs. Cette solution se révèle, à son tour, périmée. L'humanité tout entière ne peut plus se contenter du simple bien-être corporel, l'*anna* ; elle revendique à présent la satisfaction du *prâna* et du *chitta*, autrement dit l'assouvissement des désirs de l'être vital et émotif. Chaque homme se sent en droit maintenant de réclamer sa part de richesse, d'abondance, de jouissance pour soi et pour ses proches. Il demande à bénéficier d'avantages — richesse nationale, gloire, souveraineté, rivalités, guerres, alliances, paix — que la nation réservait autrefois à une élite : les classes supérieures, le prince, le bourgeois, les nobles. Il s'agit désormais d'accorder à chacun, sur le plan politique, social et économique, deux choses difficiles à concilier, la liberté et l'égalité, et d'en harmoniser le fonctionnement autant que le permet le développement actuel de l'humanité. Ce fut cette revendication qui jaillit pendant la Révolution Française, portée par une vague de fureur aveugle et sanguinaire. C'est ce que réclament la Démocratie, le Socialisme, l'Anarchisme. Et les classes privilégiées et possédantes auront beau tempêter, elles auront beau maudire et accuser ces précurseurs de Demogorgon, leur résistance, si obstinée soit-elle, est vouée à l'échec. Car, même si les intérêts qu'ils défendent ont su bénéficier, de génération en génération, de l'approbation de l'Histoire, qui leur confère ainsi une sorte de sacro-sainte légitimité, l'avenir est plus puissant que le passé et l'évolution poursuit sa marche incoercible, foulant au pied tout ce dont elle n'a plus besoin. Ceux qui la combattent combattent la volonté même de Dieu, ils s'opposent à une loi édictée depuis le commencement des temps, et leur perte est déjà signée dans le *kâranajagat*, le monde des types et des causes où la Nature fixe le principe de toute chose avant de procéder à sa manifestation dans le monde visible. *Nihatâh purvameva*¹.

Le gros de l'humanité vit encore empêtré dans les besoins du corps, les désirs du vital, les émotions et les courants d'une pensée, plutôt sensation que réflexion, jaillis de ce substrat élémentaire. Ce flux de pensées-sensations, c'est ce que la philosophie hindoue appelle le *manas* ou mental. Rares sont les animaux qui atteignent ce stade, et c'est la fonction la plus haute que l'humanité dans son ensemble ait jusqu'à présent totalement maîtrisée. Au-delà du *manas* se situe la *buddhi*, ou pensée proprement dite, qui, une fois perfectionnée, est indépendante des désirs, des exigences du corps et de l'influence des émotions. Une petite minorité seulement a réussi à développer cette faculté, plus rares encore sont les individus qui la contrôlent parfaitement. Seuls quelques grands penseurs, plongés dans leur réflexion, savent, lorsqu'ils utilisent cette faculté, se garder des intrusions des éléments inférieurs; mais dans la vie quotidienne, ceux-ci reprennent bientôt, chez eux aussi, le dessus : ils les assègent et dénaturent jusqu'à leurs plus nobles pensées. Les yogis accomplis sont les seuls à jouir d'une *vishuddha-buddhi*, d'une faculté de pensée débarrassée de l'interférence des couches inférieures de la conscience grâce à la *chitta-shuddhi*, ce processus de purification qui libère le *chitta* — ou substance du mental — d'un *prâna* où s'agitent les pulsions animales, vitales et émotives. Chez la plupart des gens, la *buddhi* est envahie par un *manas* lui-même pénétré par les couches inférieures. La majorité des êtres humains ne pensent pas, ils se contentent d'avoir des sensations de pensée. Une importante minorité nourrit des pensées confuses, où désirs, préférences, passions, préjugés, associations anciennes et préventions se mélangent à une réflexion pure et désintéressée. Seuls quelques rares individus, aristocrates sur cette terre, savent réellement penser. Ils représentent à cette heure la véritable aristocratie, non pas

physique et héréditaire, ni celle issue d'une supériorité vitale procurant fierté, richesse, luxe, ni même celle provenant d'émotions plus nobles comme le courage, l'énergie, le génie politique et l'habitude du pouvoir — bien que ces dernières comptent aussi —, mais l'aristocratie du savoir, de la perspicacité tranquille, de la capacité intellectuelle. Dans toute organisation future de la société humaine cette inégalité naturelle, encore inapparente mais sur le point d'émerger, est appelée à jouer un rôle déterminant.

Au-dessus de la *buddhi* se trouvent des facultés que l'on regroupe sous le terme général de spiritualité. Cet ensemble de facultés est encore plus rare, encore plus imparfaitement maîtrisé, même chez les êtres les plus développés, que ne l'est le pouvoir de la pensée. La plupart des gens confondent en effet intellect, génie visionnaire ou ferveur émotive — et spiritualité. Il s'agit pourtant d'une fonction beaucoup plus haute, la plus haute de toutes, dont toutes les autres ne sont que voiles et déguisements. Nous touchons là en fait à l'origine, à la source qui est aussi notre point de retour, au but de l'évolution humaine. S'il est vrai que la spiritualité à maintes reprises, par grandes vagues successives, a pénétré l'humanité, elle n'y a suscité qu'un élan temporaire avant de se retrancher dans l'âme d'un petit nombre, ne laissant derrière elle qu'ombres et dépouilles qui servent à bâtir, à constituer ce que l'on a coutume d'appeler la religion. Quoi qu'il en soit, la pensée est la cime la plus haute que l'homme ait atteinte jusqu'à présent, et c'est elle qui est responsable de l'écroulement de l'ancienne société. La pensée présente deux aspects distincts, le jugement ou raison et l'imagination, qui ensemble concourent à l'élaboration parfaite des idées. Ce sont la science, la philosophie, la critique d'une part, l'art, la poésie et l'idéalisme

d'autre part, qui ont miné les structures anciennes et, provoquant leur effondrement, ont jeté les bases d'un ordre nouveau. Les premières, à savoir la science, la philosophie et la critique, ont conquis droit de cité auprès des masses parce qu'elles pourvoient au luxe, au confort, aux commodités auxquels tout homme aspire, parce qu'elles procurent aussi à chacun le moyen de se justifier dans la mêlée confuse des passions, des intérêts, des avidités et des aspirations qui, de nos jours, font à travers le monde œuvre de dissolvant, de décapant. L'importance de l'autre aspect, plus subtil et profond, échappe encore à la majorité des gens parce qu'il agit de façon moins perceptible, moins sensationnelle.

2

L'ACTIVITÉ de la pensée humaine se répartit en gros en deux catégories de fonctions, celles dites de la main droite, à savoir la contemplation, la création, l'imagination, les centres qui perçoivent la vérité, et celles dites de la main gauche, la critique, le raisonnement, le discernement, l'investigation, les centres qui portent un jugement sur la vérité perçue. L'éducation favorise le développement de ces dernières en s'appuyant sur les disciplines scientifiques et manuelles, alors qu'elle n'encourage, dans la première catégorie, qu'une seule qualité : l'observation. C'est pourquoi une éducation strictement scientifique tend à faire de la pensée un outil qui, en dépit d'une certaine acuité et d'une certaine perspicacité, n'en reste pas moins limité, dur et froid. Celui qui ne s'est entraîné à aucune discipline de la « main droite » ne peut espérer suivre, même dans son propre champ d'activité, que des sentiers battus ; il ne peut prétendre élargir les fondements de la culture humaine ni repousser les limites de la science. Un œil bien dressé à l'étude de la Nature, un esprit pauvre et enchaîné : c'est ainsi que le décrit Tennyson, et la description est juste. Mais un regard cultivé sans un esprit cultivé ne peut en aucun cas donner naissance au type humain le plus élevé. Le développement de l'esprit est précisément le but poursuivi par une éducation appelée à juste titre libérale, et les disciplines les plus aptes à favoriser cette croissance de l'esprit sont l'étude des langues, la littérature, les activités artistiques, la musique, la peinture, la sculpture ; l'étude de matières telles que la philosophie,

la religion, l'histoire; l'étude et la compréhension de l'homme à travers ses œuvres, celles de la Nature et de l'homme en s'appuyant sur des facultés tant analytiques qu'interprétatives. Telles sont les disciplines qui dépendent de l'activité intellectuelle de la partie droite de notre cerveau. Si l'importance de la plupart d'entre elles est désormais reconnue, on a néanmoins tendance à ignorer la valeur de l'art et de la poésie en les reléguant au rang de simples raffinements, privilège et luxe des riches et des oisifs plutôt que choses nécessaires à l'ensemble de l'humanité et utiles à la vie. Cela provient, dans une large mesure, du fait que ces puissants instruments ont été mal utilisés par une poignée de nantis qui, au stade intermédiaire du développement humain, avaient la haute main sur le monde et ses richesses. Mais c'est avant tout lorsque les facultés esthétiques ont commencé de prendre part à la jouissance du monde et à la satisfaction des instincts du vital, à l'amour du beau dans l'homme comme dans la femme, dans la nourriture, dans les choses, dans les objets d'usage courant comme dans les articles de luxe, que l'homme a pu se hisser au-dessus de la bête; c'est grâce à cela surtout qu'il a pu raffiner et purger ses passions, ennoblir ses émotions et, empruntant les voies du cœur et de l'imagination, s'élever au rang d'être intellectuel. Il faut préserver ce qui l'a aidé dans son ascension, de peur qu'il ne retombe plus bas. Car un homme qui aurait développé son intellect, fort de ses connaissances scientifiques et maître de la nature tant grossière que subtile, un homme qui aurait domestiqué les éléments et fait du monde son piédestal, mais aurait négligé de cultiver ses émotions et son esprit, ne serait rien autre qu'une espèce inférieure d'*asura* mettant les pouvoirs d'un demi-dieu au service d'une nature bestiale. Selon d'obscures traditions qui gardent un vague souvenir de cette ancienne époque, telle

fut la civilisation de l'antique Atlantide, engloutie par les mers quand sa grandeur et sa perversité devinrent pour la terre un fardeau trop lourd à porter, et nos propres légendes sur les *asura* traduisent une perception similaire : celle d'un grand accomplissement brutalement interrompu.

La première et la plus élémentaire vocation de l'Art est purement esthétique ; la seconde est intellectuelle ou éducative ; la troisième, la plus haute, est spirituelle. Dire de la vocation esthétique qu'elle est la plus élémentaire des trois ne signifie aucunement, à nos yeux, que nous cherchions à nier son importance immense pour l'humanité ; il s'agit seulement d'établir sa valeur relative par rapport aux fonctions plus nobles que l'art peut assumer. La vocation esthétique est extrêmement importante : tant que sa mission ne sera pas remplie, l'humanité ne pourra pas tirer de l'art tout le bénéfice possible sur les plans supérieurs du développement humain. Aristote accordait une grande valeur à la tragédie en raison de son pouvoir purificateur. Pour décrire ses effets, il emploie le mot *katharsis*, emprunté à la langue sacrée des mystères de la Grèce, et qui, dans la discipline occulte des anciens tantriques grecs, correspond exactement à notre *chittashuddhi*, méthode de purification du *chitta* — cet ensemble des idées reçues, des sentiments et des comportements habituels —, grâce à un processus soit de rejet, *samyama*, soit de satisfaction, *bhoga*, ou à une combinaison des deux. Aristote faisait allusion à la purification des sentiments, des passions et des émotions venus du cœur par la vertu même de la poésie et de ses images, mais la vérité contenue dans cette idée revêt une portée beaucoup plus large et justifie à elle seule la vocation esthétique de l'art. Il s'agit d'une purification par la beauté.

Nombre de penseurs tiennent pour identiques le beau et le bon. En admettant même qu'elle soit mal formulée, cette idée, une fois replacée dans sa juste perspective, est non seulement une vérité mais la vérité fondamentale de l'existence. Selon notre philosophie, le monde tout entier procède de l'*ânanda* et retourne à l'*ânanda*, dont la triple définition est : Joie, Amour, et Beauté. Voir la divine beauté dans le monde tout entier, dans l'homme, la vie, la nature, aimer ce qu'on a vu et éprouver une félicité pure et sans mélange au contact de cet amour et de cette beauté, tel est le chemin choisi pour nous, le chemin par lequel l'espèce humaine doit s'élever jusqu'à Dieu. L'Upanishad² fait de fréquentes références à cette approche de la *vidyâ* par l'*avidyâ*, conquête de l'Un, pur et divin, par les voies de Sa manifestation multiforme. Mais cette félicité doit être pure et sans mélange, exempte d'émotions vulgaires, exempte de douleur et de perversité. Le sentiment du bien et du mal, du beau et du non-beau, dont souffrent notre jugement et nos sens, doit céder la place à l'*akhandâ rassa*, le ravissement total et sans distinction de celui qui goûte en permanence au délice essentiel des choses, avant que nous puissions espérer atteindre au but suprême. En chemin, il faut se servir le mieux possible d'une perception inférieure et tronquée de la beauté qui aspire à remplacer le moins beau par le plus beau, l'inférieur par le supérieur, le vil par le noble.

À un certain stade du développement humain, le sens esthétique est, pour parvenir à ce but, infiniment précieux. Il élève et purifie le comportement en inculquant un dégoût pour les désirs et les passions vulgaires de l'être primitif, une aversion pour ce qui est grossier, brutal et excessif dans les actes et le comportement, et en

imposant une certaine retenue tant aux actes qu'aux sentiments par un effort vers la décence, la beauté, la bienséance et l'élégance, qui devait trouver sa plus parfaite expression dans les bonnes manières des cercles cultivés de la société européenne, dans le cérémonial complexe qui gouverne la vie des adeptes de Confucius, dans l'*âcâra* et le souci de l'étiquette soigneusement élaborés par l'hindouisme. Au stade actuel de notre évolution, cet élément n'exerce plus le même empire qu'auparavant et, dès qu'il est exagéré, les obstacles dressés par un rituel et un conformisme sans âme tendent à gêner notre progrès vers un développement supérieur. Il a eu pour mérite principal de discipliner les instincts sauvages et bestiaux du corps, les instincts du vital et, dans le cœur, les sentiments les plus bas. Il a toutefois pour inconvénient d'empêcher aussi bien l'épanouissement des sentiments plus nobles du cœur que le jeu de l'originalité dans la pensée. Né au départ d'une quête de la beauté, il dégénère en un attachement à la forme, à l'uniformité extérieure, à la norme établie et à une autorité pétrifiée. Dorénavant, il devra occuper, dans l'évolution de l'humanité, une place moins importante que par le passé. Il convient d'en reconnaître les limites et d'accorder la priorité aux exigences d'une vérité plus haute, d'une sincérité, d'une liberté de pensée et de sentiment plus élevées. L'attachement à ce qui jadis l'a aidé à progresser risque d'entraver une humanité oublieuse du but qu'elle poursuit. Il faut, pour grandir, cesser d'être esclave des formules, et là encore c'est la perception d'une beauté et d'une « bienséance » supérieures qui contribuera le plus puissamment à corriger leur contrepartie inférieure. Nous devons concevoir l'art de vivre en termes plus sublimes, reléguer au second plan ses éléments les plus formels pour les mettre au service des agents par excellence de la civilisation : l'Amour et la Pensée.

3

PURIFIER le comportement en l'assujettissant à un modèle extérieur et au contrôle régulier, respectueux des convenances, des moyens d'expression, des manières et des actes, constitue, parmi les multiples services que le sens artistique a rendus à l'humanité, l'apport le plus élémentaire ; pourtant, combien vaste est le champ que cette pratique embrasse, combien importante, combien indispensable est sa contribution au progrès de la civilisation ! Toutefois, participer activement à l'élaboration d'une morale est, pour ce sens de la beauté, une tâche plus importante, plus indispensable encore. On ignore d'ordinaire à quel point notre sens de la vertu et notre sens du péché se confondent, l'un avec la perception de ce qui est beau, l'autre avec la perception de ce qui est laid et difforme dans le comportement. On peut le constater aisément dans certaines réactions de notre nature la plus inférieure et la plus physique, notamment l'effet produit par la cruauté, le sang, la torture, choses hideuses, intolérables que notre vue et notre imagination fuient avec horreur, ou bien la révolte qu'inspirent à notre être esthétique les débordements de la sensualité et, conséquence de ce rejet, la puissante attraction qu'exercent sur nous la pureté et la beauté de la virginité. Cette attraction-là a joué un rôle déterminant dans l'imagination de peuples, les Grecs entre autres, qui ne se distinguaient pas par des mœurs très raffinées ; à l'origine, c'était un sentiment purement esthétique. La pitié, de même, est essentiellement, chez les gens ordinaires, un instinct vital associé à la *jugupsâ*, à savoir l'aversion pour la

hideur de tout ce qui contredit cet élan de pitié — autrement dit la *ghrinâ*, ce dégoût que suscitent le caractère sordide et brutal de la cruauté, de la dureté et de l'égoïsme ainsi que la laideur des actes commis sous leur emprise, si bien qu'un terme utilisé couramment en sanskrit pour désigner une personne cruelle est *nirghrina*, l'être sans dégoût ou sans aversion, et que le mot *ghrinâ* rejoint dans la pratique de la langue le mot *kripâ*, ce mode inférieur ou vital de la pitié. D'ailleurs, même si l'on s'élève à un plan supérieur, le sens de la vertu reste largement tributaire de concepts esthétiques et, une fois le stade esthétique dépassé, doit néanmoins toujours prendre appui sur le sens du beau s'il veut échapper à la révolte que mène contre lui l'un des instincts humains les plus profondément enracinés. On peut se rendre compte de l'importance de cet élément si l'on examine les idées de la Grèce antique dont la morale jamais ne franchit l'étape esthétique. L'éthique grecque présentait quatre paliers ascendants : l'*euprepês*, qui désigne ce qui est bienséant ou extérieurement décent ; le *dikaion*, ce qui est conforme à la loi, à la coutume, à un certain critère d'humanité, *dikê* ou *nomos*, fondés sur la perception de ce qui est convenable et sur la masse, codifiée ou non, des modèles précédents qui ont permis de formuler et fixer cette perception dans le comportement général — autrement dit le juste ou le légal ; troisième degré, le bien, ou *agathon*, fondé en partie sur les règles de la bienséance, en partie sur les commandements de la justice et de la loi, et qui tend à la beauté pure ; et pour finir, échelon et critère suprêmes, la beauté pure, le *kalon*. Le plus étonnant dans l'éthique d'Aristote, c'est qu'elle classe les différents éléments du comportement non pas en se référant à notre conception du péché et de la vertu, *pâpa* et *punya*, mais selon un critère purement esthétique : excès, manque et équilibre d'or, c'est-à-dire juste et

beau, de qualités. Cependant, même du seul point de vue de la beauté, l'idée que les Grecs se faisaient de la vie était imparfaite, non seulement parce que leur conception de la beauté péchait par manque d'universalité et demeurerait trop attachée à une pureté de forme et de contour, à une sobriété affectées, mais parce qu'ils manquaient d'amour. Un Dieu de beauté, tel Shrî Krishna à Brindâvan, *Shyâmasundara*, n'est pas seulement Beauté, Il est aussi Amour, car sans parfait amour il n'est pas de beauté parfaite, et sans beauté parfaite il n'est pas de félicité parfaite. Une humanité qui prend pour guide de sa conduite un mobile esthétique se limite; si elle veut poursuivre son ascension, elle doit passer outre. Il fallait donc que le moule grec soit brisé, il fallait même que l'humanité se révolte un temps contre la beauté. Le bien, ou *agathon*, devait échapper momentanément à la tutelle du sens esthétique de la beauté, le *kalon*, tout comme à présent il s'efforce de se libérer de l'emprise de l'*euprepês* et du *dikaion*, qui le réduisent aux simples convenances, aux seules coutumes, lois et normes sociales. Poussée à son extrême, cette tendance anti-esthétique aboutit au puritanisme et aux manifestations les plus primaires de l'ascétisme. Retracer l'évolution de la morale en Europe, c'est en gros retracer l'histoire d'un conflit entre la conception hellène de la beauté esthétique et la conception chrétienne d'un bien supérieur, conceptions perverties l'une par l'académisme, l'autre par un ascétisme sans grâce. L'association de ce dernier avec la vertu a le plus souvent repoussé la perception de la beauté dans le camp du vice. S'il est vrai que le bien ne doit pas être subordonné au sens esthétique, il n'en doit pas moins rester beau et exaltant, faute de quoi il cesse d'être « bon ». L'existence n'a pas pour objet et fin en soi la pratique de la vertu, mais la découverte de la félicité, l'*ânanda*, et le progrès consiste non pas

à rejeter la beauté et la félicité mais à passer d'une beauté inférieure, incomplète, à une beauté supérieure plus complète, à s'élever pour atteindre à cette félicité.

La faculté artistique a un troisième rôle à jouer, supérieur aux deux autres décrits précédemment, la fonction la plus haute de la perception artistique avant que celle-ci ne se hisse au plan de l'intellect : la purification directe des émotions, cette *katharsis* dont parle Aristote. La poésie de l'existence consiste en ce plaisir, cette félicité éprouvés dans les émotions que nous donnent la vie et l'action, tout comme l'art de l'existence consiste à contrôler et agencer selon un principe de beauté le tempérament et l'action. Nous venons de voir comment l'art de vivre contribue à l'œuvre de purification, mais le pouvoir purificateur inhérent à cette poésie de la vie fait davantage encore pour le bien. Les huit *rassa* forment l'essentiel de notre existence. Dans leur jouissance de l'action — la leur ou celle des autres — les mouvements du cœur peuvent être dirigés soit vers le bas, comme c'est le cas chez l'animal et l'être bestial, à seule fin de satisfaire les dix organes de perception et les désirs du vital qui, chez l'homme sensuel ordinaire, prennent les sens pour instrument, soit peuvent contribuer à la satisfaction du cœur lui-même, un cœur occupé à jouir d'une vie dominée par ses émotions, soit encore peuvent être dirigés vers le haut par le biais de l'intellect, rationnel et intuitif, en vue d'atteindre à la félicité par une appréhension de l'origine de toute félicité, l'Esprit, le *satyam*, *sundaram*, *ânandam* qui transcende et englobe — origine et fondement de tout ce processus universel d'évolution et de progrès. Quand le cœur s'occupe de lui-même, il goûte la poésie de la vie, le délice des émotions, il goûte la merveille, le pathos, la beauté, les plaisirs et

les charmes, le calme, la sérénité, la clarté aussi bien que la grandeur, l'héroïsme, les passions, la fureur, la terreur et l'horreur de l'existence, de l'homme, de la Nature, de la manifestation phénoménale de Dieu. Sans être le point culminant, ce stade dépasse néanmoins celui d'un développement animal, vital et superficiellement esthétique. Dans la vie, bien que jouant un rôle d'une importance évidente, il est gêné par les exigences du corps et celles des passions du vital. Entrent en scène alors et triomphent les formes les plus dynamiques de l'art et de la poésie, avec pour premier et puissant avantage celui d'offrir un terrain permettant d'exclure les sollicitations pressantes de la nature animale, un terrain où les émotions, occupées uniquement à satisfaire le cœur et l'imagination, peuvent se consacrer, dans un effort désintéressé, à l'œuvre de la *katharsis*, cette purification des émotions chère à Aristote. La *chittashuddhi*, ou purification du cœur, est le passage obligé pour arriver à un accomplissement supérieur; montrer à quel point la poésie et l'art œuvrent dans ce sens suffirait donc à prouver leur suprême importance. Telle est bien leur contribution, ou plutôt l'un seulement — parmi beaucoup d'autres — des immenses bienfaits de ces disciplines que nos contemporains ont tendance à considérer comme de simples agréments de l'existence, et par conséquent comme des activités mineures.

4

NOUS touchons maintenant au cœur du sujet : la place qu'occupe l'art dans l'évolution du genre humain et le rôle qu'il joue dans l'éducation et la vie quotidienne d'une nation. Le sens du beau a-t-il ou non une quelconque influence sur la vie d'un pays — telle est la première question qu'on doit se poser. Ce que nous avons écrit plus haut montre clairement que le savoir-vivre, la culture sociale, une attitude de retenue dans tout ce que l'on fait et exprime, qui contribuent tant au prestige, à l'honneur national, qui font admirer un peuple comme le peuple français, aimer les Irlandais, respecter l'aristocrate anglais, sont fondés essentiellement sur le sens de la forme et le sens du beau, la perception de ce qui est juste, symétrique, bien agencé, de ce qui attire le regard et séduit l'imagination. L'absence de ces vertus entraîne un affaiblissement de la nation. La grossièreté, la brutalité, la violence vulgaire qui caractérisent les couches les moins éduquées de la société britannique, la brusquerie et l'égoïsme pleins d'arrogance des Prussiens ont considérablement gêné non seulement les rapports entretenus par ces puissantes nations avec les pays étrangers et les pays annexés, mais aussi leurs relations avec les pays amis, avec leurs alliés et leurs colonies. Nous savons tous à quel point les manières et le comportement ordinaire de l'Anglo-Indien moyen et vulgaire, si choquant pour un peuple habitué depuis des générations à la courtoisie, au respect, aux charmes d'un commerce d'égal à égal, ont contribué à la révolte de la population indienne contre la tutelle d'une communauté

ouvertement brutale et égoïste. Or le sens de la forme et le sens du beau, le goût de ce qui est juste, symétrique, bien proportionné, joli et séduisant supposent un sens, un goût artistiques, et le meilleur moyen, pour un peuple, de les développer est l'éducation artistique de la perception et de la sensibilité. N'est-il pas remarquable que les deux grandes nations les plus handicapées par l'absence de ces vertus soient aussi les peuples d'Europe chez lesquels l'imagination, la poésie et le sens artistique font le plus défaut ? C'est le sud de l'Allemagne qui fournit à la nation germanique ses artistes, poètes et musiciens, ce sont les Celtes et les Normands qui ont donné à l'Angleterre ses grands poètes et ses quelques grands artistes, sans que cela change pour autant quoi que ce soit aux caractéristiques dominantes de la race saxonne. La musique est, à cet égard, plus puissante encore que l'Art³ ; expression parfaite de l'harmonie, elle nous plonge peu à peu, à notre insu, dans ce monde de beauté. On constate d'ailleurs que l'Angleterre n'a pas vraiment produit un seul musicien digne de ce nom. Platon, dans son ouvrage *La République*, insiste à plusieurs reprises sur l'importance du rôle joué par la musique dans l'éducation ; le tempérament d'un peuple, note Platon, reflète pour ainsi dire le genre de musique que celui-ci a coutume d'écouter. Le rôle joué par la peinture et la sculpture est à peine moins important. Le mental est profondément influencé par ce qu'il voit ; si, dès l'enfance, on exerce l'œil à contempler et apprécier la beauté, l'harmonie, la juste relation des lignes et des couleurs, l'homme, une fois adulte, aura pris peu à peu, sans s'en rendre compte, l'habitude de vivre et gouverner ses goûts, ses habitudes et son tempérament, selon ces mêmes principes de beauté, d'harmonie et de juste équilibre. Voilà pourquoi l'humanité a tant gagné à la généralisation des compétences dans le domaine artisanal,

voilà pourquoi elle a tant profité de l'estime dont ces disciplines jouissaient dans la Grèce antique, en Europe à certaines périodes de son développement, au Japon aussi, de même qu'aux plus beaux jours de notre propre histoire. Il ne s'agit pas de faire de chaque demeure une galerie d'art. Cependant, si le cadre même de notre existence, si le mobilier de nos foyers deviennent choses de goût et de beauté, cela ne peut que contribuer à élever, ennoblir, harmoniser, à adoucir et polir les mœurs, les pensées et les sentiments de la population.

L'étude du beau ou celle des arts nobles produit, sur les émotions, un résultat comparable. Nous avons déjà évoqué cette purification du cœur, ou *chittashuddhi*, obtenue en poésie, comme nous l'avons indiqué, par la jouissance libre et désintéressée des huit *rassa*, ou formes de la sensibilité esthétique, composantes d'une existence ainsi préservée de la contamination tumultueuse des émotions inférieures attachées à leur seule satisfaction. Aristote en fait la fonction principale de la poésie. La peinture et la sculpture, quant à elles, œuvrent dans le même sens, mais emploient des procédés différents. S'il arrive que l'art fasse appel aux mêmes méthodes que la poésie, il ne peut le faire avec autant de succès parce qu'il lui manque le mouvement inhérent à la forme poétique; figé, immobile, il n'exprime jamais qu'un moment choisi, un point donné de l'espace, et ne peut changer à volonté d'époque ou de lieu. Mais c'est précisément cette immobilité, ce calme, cette fixité qui font la valeur spécifique de l'Art. La Poésie élève les émotions et donne à chacune sa félicité propre. L'Art calme les émotions et enseigne à chacune le délice d'une satisfaction restreinte et contenue — c'est cette qualité-là, en vérité, que les Grecs, peintres dans l'âme

plutôt que poètes, ont essayé d'exprimer à travers leur poésie. La musique, pour sa part, approfondit et harmonise entre elles les émotions. À eux trois, la musique, l'art et la poésie sont, pour l'âme, de parfaits précepteurs ; ils donnent à ses mouvements une pureté, une retenue, une profondeur, une harmonie durables. L'homme, dans son effort de progrès, aurait tort par conséquent de négliger de tels instruments ou, les rabaissant, de limiter leur rôle à la simple satisfaction d'un plaisir sensuel qui promet de dissoudre plutôt que de former le caractère. Utilisées judicieusement, ces forces ont une mission capitale : éduquer, édifier, civiliser l'humanité.

5

LE développement des facultés intellectuelles est une autre vocation importante de l'art. Nous avons déjà indiqué le double aspect de l'activité intellectuelle, gouvernée, d'un côté, par les centres de l'imagination, de la créativité, de la sympathie ou de la compréhension, et, de l'autre, par ceux de la critique, de l'analyse et de la perspicacité, aptitudes que développent parfaitement la science, la critique, l'observation, tandis que l'éducation des premières facultés revient à l'art, la poésie, la musique, la littérature et l'étude par sympathie de l'homme et de ses œuvres. Ce sont ces disciplines-ci qui permettent au mental une saisie rapide, une compréhension instantanée, ce sont elles qui lui donnent la capacité de distinguer entre les nuances les plus subtiles, apportent une profondeur qui le libère de toute vaine outrecuidance, elles qui le rendent mobile, délicat, vif, intuitif. Le rôle de l'Art dans ce travail de formation est de présenter au mental des images qu'il puisse appréhender non par l'analyse, mais par cette capacité de s'identifier à d'autres esprits; il possède en effet le pouvoir de stimuler une sorte de communion intuitive. Subtil et nuancé lui-même, l'Art confère aux mouvements du mental cette même finesse, cette même délicatesse. L'Art suggère, aussi l'intellect habitué à l'apprécier est-il capable de saisir au vol une simple indication, s'appropriant ainsi non seulement, comme le fait l'esprit scientifique, ce qui est positif et réside à la surface, mais également ce qui conduit à une connaissance sans cesse renouvelée, toujours plus vaste

et plus subtile, et, creusant plus profond, débouche sur les secrets de notre nature intime en un lieu que les instruments concrets de la science ne peuvent ni sonder ni mesurer. Cette contribution de l'Art au développement de notre intellectualité, pourtant suprêmement importante, n'a jamais été reconnue à sa juste valeur. Les hommes ont préféré confier l'éducation de cet aspect de notre intelligence à l'étude des langues, de la poésie, de l'histoire et de la philosophie, composantes obligées de toute instruction libérale, alors que l'immense pouvoir formateur de la musique, de la peinture et de la sculpture reste largement sous-estimé. Ces disciplines sont en effet considérées comme des chemins de traverse du mental humain, des voies secondaires, belles certes, voire même intéressantes, mais pas vraiment indispensables, et par conséquent réservées à une minorité. Pourtant cette tendance universelle à vouloir jouir de la beauté et du charme des sons, ce besoin de contempler images, couleurs, formes, le désir de s'en entourer, de vivre parmi elles auraient dû mettre l'humanité en garde contre un point de vue aussi ignorant et superficiel, qui refuse de reconnaître l'importance de préoccupations éternelles de l'esprit humain. Faute d'une éducation et d'une purification appropriées, cet élan s'est mis au service de la banalité, de l'ostentation, de ce qui est sensuel, médiocre ou vulgaire, plutôt que d'aider l'homme à s'élever en lui prêtant son pouvoir d'évocation, cette capacité de susciter en lui ce qu'il y a de meilleur et de plus haut tant dans l'intellect que dans le tempérament, les émotions, le plaisir esthétique, la discipline de sa vie et de sa conduite. Ces pulsions artistiques sont condamnées, chez la plupart, à des jouissances basses et perverses, un tel avilissement entraînant un gâchis et des pertes dont l'ampleur est difficile à estimer.

Mais il existe pour l'Art une tâche bien supérieure encore, qui dépasse et transcende cette vocation intellectuelle : sa plus haute mission consiste à aider au développement spirituel de l'espèce humaine. La critique européenne a insisté sur le lien étroit entre la religion et les réalisations les plus nobles de l'art ; assurément, on ne saurait nier que l'art en Grèce, en Italie, en Inde, dans ses périodes de plein épanouissement national, ait recherché le concours du génie artistique soit pour illustrer les pensées et les fantasmes, soit pour décorer les temples et les véhicules de la religion en vigueur, non pas parce que l'Art est nécessairement associé aux manifestations extérieures de la religion, mais parce que cette religion était le centre où convergeaient les aspirations spirituelles de l'homme. La spiritualité est quelque chose de plus vaste que toute religion formelle, et c'est en se mettant au service de la spiritualité que l'Art atteint sa plus haute perfection. Le mot spiritualité recouvre à lui seul trois cheminements de l'aspiration humaine, conduisant l'un à la connaissance divine, l'autre à la joie et à l'amour divins, le dernier enfin à la force divine. Ainsi l'Art le plus parfait, l'Art suprême, sera celui qui, tout en satisfaisant aux exigences physiques du sens esthétique, aux canons de la beauté formelle, au besoin chez l'homme de s'émouvoir, de représenter la vie et la réalité extérieure — comme c'est le cas pour les meilleures créations artistiques européennes —, dépassera la satisfaction de ces nécessités pour exprimer une vérité spirituelle intime, la réalité cachée, sous-jacente des choses, la joie de Dieu dans le monde, sa beauté, le désir qu'on a de Lui, ainsi que la manifestation d'une force et d'une énergie divines dans la création phénoménale. L'art indien fut le seul à s'engager résolument sur cette voie ; en cours de route, il sacrifia souvent, soit délibérément soit pour cause

d'impatience, cette perfection inférieure — et cependant non négligeable — chère au tempérament européen plus matérialiste. Voilà pourquoi l'Art s'est séparé en deux courants distincts, et la tendance européenne diffère à ce point de la tendance asiatique qu'il a fallu attendre notre époque pour qu'en Europe la perception esthétique s'éduque et puisse commencer à apprécier les conventions, les intentions et les traditions artistiques de l'Asie. Celle-ci, dans un développement ultérieur, est destinée à unir ces deux courants en une seule coulée, profonde et grandiose, majestueuse expression d'un art emportant vers sa perfection l'évolution esthétique de l'humanité.

Mais si l'Art veut toucher au sublime, il doit être gouverné par la tendance indienne. L'esprit est ce sur quoi repose tout le reste de l'être humain, ce vers quoi il retourne, son ultime révélation est le but que poursuit l'humanité. L'homme devient Dieu, et toute activité humaine atteint à sa suprême noblesse dès lors qu'elle réussit à mettre corps, cœur et pensée en contact avec l'esprit. L'art peut ainsi être l'expression d'une vérité éternelle, il n'est pas limité à la seule représentation des formes et des apparences. Le monde créé par Dieu est à ce point merveilleux que la simple combinaison de quelques lignes, l'harmonie de quelques modestes couleurs peut soudain donner du prestige à un moyen d'expression apparemment insignifiant et lui permettre de suggérer des vérités profondes et absolues, avec une perfection que le langage s'efforce péniblement de faire sienne. Dans la pierre ou sur une toile se dévoilent alors et triomphent ce que la Nature, ce que Dieu, ce que l'homme réellement sont.

Dissimulée derrière quelques silhouettes, un bouquet d'arbres et de roches, une Intelligence, une Imagination, une Énergie suprême agit, sent, existe; si l'artiste possède la vision spirituelle, il peut la percevoir et réussir parfaitement à suggérer les multiples aspects du grand mystère de cette Vie qui médite au cœur de l'action, se meut dans la pensée, vibre d'énergie dans l'immobilité, crée en plein repos, manifeste une intention infaillible dans ce qui semble aveugle et inconscient. Les grandes vérités énoncées par la religion, la science, la métaphysique, celles de la vie et du progrès deviennent, sous les doigts du maître artisan, concrètes, émouvantes, universellement intelligibles et convaincantes. Au moment de passer, dans son ascension, du plan de l'émotion à celui de l'intellect, l'âme humaine contemple, saisit l'indication et, exaltée, gagne une plus haute cime, un savoir plus divin.

Il en va de même pour cette pulsation de joie et d'amour divins qui anime l'existence tout entière, un amour et une joie bien supérieurs à nos plaisirs terrestres mélangés. Palpitation universelle, parfaite vibration, pure de toute répulsion, rayonnant en toute chose, le trivial aussi bien que le noble, la médiocrité et la misère aussi bien que la grandeur et la splendeur, ce qui épouvante et répugne comme ce qui charme et séduit, elle élève, purifie tout, elle oriente tout vers l'amour, la félicité et la beauté. Tombées au cœur de l'homme, quelques gouttes de ce nectar immortel suffisent à transfigurer sa vie et son action. Libre de se déverser tout entier, son flot hisserait l'homme jusqu'à Dieu. De cela aussi l'Art peut se saisir, cela aussi il peut le suggérer à l'âme humaine, l'aidant ainsi à traverser les orages d'un laborieux pèlerinage. Sur ce chemin, c'est la force divine qui soutient le pèlerin. Les courants de

cette Force, de cette *Shakti*, baignent l'univers tout entier et servent de support à ses mouvements innombrables, le fragile tremblement d'une rose tout comme la course enflammée du soleil et des étoiles. Indiquer, en l'homme et dans le monde extérieur, la présence de cette divine Nature, suggérer sa force, sa puissance virile incoercible, faire sentir son énergie, son calme, le pouvoir de son inspiration, la noblesse de son superbe enthousiasme, sa fureur, sa grandeur, son charme, insuffler tout cela dans l'âme de chacun et modeler le fini à l'image de l'Infini, telle est bien l'autre vocation spirituelle de l'Art, sa tâche la plus sublime, sa gloire et son apogée, son privilège le plus parfait.

6

NOTRE tentative d'analyse, si incomplète soit-elle, a suffi néanmoins à mettre en évidence l'immense contribution de l'Art à l'évolution humaine; nous avons signalé au passage, de surcroît, son rôle déterminant dans l'éducation. Aucune nation, manifestement, ne peut donc négliger un élément aussi capital pour la culture de son peuple ou le développement, chez les jeunes, de certaines facultés supérieures tant intellectuelles que morales et esthétiques. Tout système d'éducation qui, au lieu d'isoler la formation artistique et d'en réserver le privilège à quelques spécialistes, se décidera franchement à lui ménager, dans la totalité du processus culturel, une place au moins aussi importante que celle occupée par la littérature ou la science, aura fait un grand pas en avant, favorisant ainsi le perfectionnement d'une instruction véritablement nationale et la diffusion généralisée d'une culture humaine destinée à toucher l'ensemble de la population. Il n'est pas nécessaire de faire de chaque homme un artiste. Ce qu'il faut, c'est donner à chacun le moyen de développer ses facultés artistiques, lui donner la possibilité de se former le goût; ce qu'il faut, c'est que chacun prenne l'habitude d'exercer, avec sensibilité et pertinence, son sens de la beauté, sa perception intuitive aussi bien des formes et des couleurs que de ce qui cherche à s'exprimer à travers celles-ci. Ce qu'il faut, quelle que soit l'œuvre entreprise, création grande ou petite, monuments extraordinaires de l'art et du génie, ou bien objets modestes d'usage courant dont s'entoure notre existence quotidienne, c'est que ceux à qui il

est donné de créer prennent l'habitude de produire — et le pays l'habitude d'attendre d'eux — de préférence à ce qui est laid, vulgaire, grossier, ostentatoire, quelque chose qui soit beau, noble, délicat, harmonieux. Car une nation mise chaque jour en rapport avec cela qui est beau, noble, délicat, harmonieux devient ce qu'elle a coutume de contempler et réalise, dans sa totalité, l'Esprit qui va s'épanouissant en elle.

Le système d'éducation nationale inauguré au Bengale a bien tenté de promouvoir les activités manuelles en insistant sur la pratique du dessin et du modelage, initiative prometteuse, certes, mais bientôt rendue futile par l'absence d'idéal artistique, par une méconnaissance du but véritable des travaux manuels à l'école, par des impératifs financiers qui imposèrent à ces établissements précaires une forme d'enseignement à vocation essentiellement commerciale, par le règne enfin, dans cette soi-disant éducation nationale, des idées, des méthodes et des goûts britanniques. Les étudiants ne manquaient pourtant pas de talent, mais la formation dispensée finissait toujours par gâcher et mal employer les dispositions initiales. Fabriquer des statuettes en argile imitant à la perfection la vulgarité et la laideur des produits commercialisés en Angleterre, produire en série de pauvres copies d'objets ou de figures humaines, ne profite en rien à la nation ni aux individus qui la composent. Liberté et dynamisme de la conception grâce à la visualisation en soi des formes et des couleurs, liberté de l'exécution, fruit d'un apprentissage personnel, permettant de reproduire d'instinct non pas tant la forme et les proportions des choses telles qu'elles sont vues du dehors — car il s'agit là d'un moindre talent facile à acquérir — mais plutôt la perception intime de la relation et de la vérité qui gouvernent ces choses, pouvoir

d'observation et de mémorisation visuelle, rapidité et discernement d'un regard apte à pénétrer le dessin général des formes et l'harmonie des couleurs, telles sont les facultés qui doivent être suscitées chez l'élève, entreprise pour laquelle les méthodes britanniques, conventionnelles et mécaniques, ne sont d'aucun secours.

La résurrection en Inde d'un Art authentiquement national est désormais chose faite, et les chefs-d'œuvre issus de cette école méritent déjà d'être comparés à ce que d'autres pays ont produit de meilleur. Dès lors il est impardonnable que chez nous continue d'être pratiqué un enseignement académique et trivial inspiré du système britannique, il est impardonnable que persistent des intentions et des méthodes bassement commerciales calquées sur l'Occident. Il reste à mettre au point, pour le pays, un système d'éducation véritablement national. Il faut en effet purger nos esprits entachés par les idéaux de l'Occident, il faut affranchir notre pensée de méthodes étrangères qui ne lui conviennent pas, et ce surtout dans l'enseignement, point de départ obligatoire de tout renouveau intellectuel et esthétique. Il importe de faire revivre l'esprit de l'antique Art indien, il importe de renouer avec cette inspiration, ce don de perception directe qu'ont su préserver, jusqu'à nos jours, les détenteurs des anciennes traditions ; il faut retrouver le talent inné et le bon goût propres à la race indienne, redécouvrir cette dextérité manuelle et cette contemplation intuitive du regard. La nation tout entière doit être hissée jusqu'au sommet où jadis culminait sa propre culture — et par-delà.

Notes

1. «En vérité, ils ont déjà été tués...» Cf. Bhagavad Guîta, XI-33. (*Note du traducteur*)
2. Sri Aurobindo fait sans doute allusion à l'Isha Upanishad.
3. Dans ce chapitre, ce terme désigne en général les arts plastiques, comparés à la musique et à la poésie. (*Note du traducteur*)